
Le légionnaire Zinovi Pechkoff
Général de corps d'armée, ambassadeur de France
Grand-croix de l'ordre national de la Légion d'Honneur

Par le Lieutenant-colonel Benoît Guiffroy

1 - Introduction

"Dans la vie militaire, plus qu'ailleurs, il y a une destinée pour chacun et l'on n'y échappe pas..."

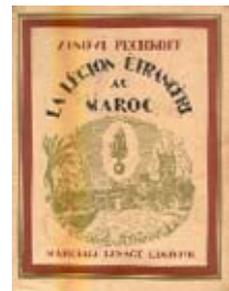
Au Maroc, le 5 janvier 1924

Le Kreider, le 5 décembre 1925

"Quelle solitude ! Quel silence m'enveloppe quand je sors à cheval de la petite ville où le bataillon est caserné !

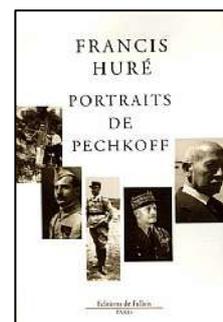
Je suis au milieu d'un désert de sable. Les dunes mouvantes sont soulevées par des vents furieux qui les transportent çà et là. Elles ne sont jamais les mêmes. De loin ces petites collines ressemblent aux vagues d'une mer dont le mouvement aurait été figé par la baguette d'un magicien. Quand vous arrêtez votre cheval au milieu de cet océan de sable, couvert du bleu de son ciel magnifique, quant à l'entour, rien ne vient troubler le silence et la paix, quand l'horizon semble toucher l'infini, vous êtes subjugué d'admiration, de surprise et de ravissement devant la grandeur, la noblesse de la nature...de la vie...

Je sens tout le charme de la vie, ici, dans le désert. Néanmoins, je suis triste parce que j'ai le sentiment de n'être d'aucune utilité dans le monde. Les jours passent et je n'ai rien fait. Il y a cependant beaucoup à faire, même ici. Avoir tant de joie dans l'âme, et être obligé de la contenir ! J'ai tant de sentiments à exprimer que je dois renfermer en moi ! Parfois, je crois que toutes mes forces vives sont mortes ; ces forces que je voudrais tant donner aux autres ! J'essaie de faire mon devoir et je me dépense à prendre soin de mes hommes, à leur être utile. Nous avons tous besoin de sympathie. La sympathie est si bonne et si douce... Les matins sont froids, les nuits très claires. La lune est très haute au-dessus de nos têtes. L'air est vibrant et pur. Les sons s'amplifient singulièrement dans ces espaces sablonneux. Aucun bruit ne vient troubler le silence de la nuit. Il n'y a pas de nuit où je ne sorte et reste de longues, longues minutes à rêver et à admirer."



(Extrait de l'ouvrage du Capitaine Pechkoff, publié en 1927 : "La Légion Etrangère au Maroc". Son bataillon est au repos en Algérie, dans la citadelle du Kreider. Il se prépare à repartir dans le Rif au Maroc.)

En novembre 2006 paraît aux éditions de Fallois à Paris, l'ouvrage très remarquable de Francis Huré, ancien ambassadeur de France, intitulé : "Portraits de Pechkoff" qui nous dévoile un homme au destin et aux qualités exceptionnelles. Nous avons approfondi nos recherches pour mieux évoquer, mieux connaître ce très grand ancien.



2 - Les trente premières années

Fils de Mikhaïl Israëlévitch Sverdlov, modeste imprimeur, et de Elisabeth Salomonovna, Zinovi est né le 16 octobre 1884 à Nijni-Novgorod, en Russie. Il a plusieurs frères et sœurs. Son enfance est difficile et ingrate au sein d'une famille juive de condition très modeste. Vers 1900, il fait connaissance et se lie d'amitié avec Alexei Maximovitch Pechkoff, intellectuel et écrivain plus connu sous le nom de Maxime Gorki qui vit exilé à Nijni-Novgorod sa présence ayant été jugée indésirable à Saint-Pétersbourg par la police tsariste.

A dix-neuf ans, le 30 septembre 1902, Zinovi rompt avec sa famille de sang, se fait baptiser dans la religion chrétienne orthodoxe et prend le nom de Pechkoff, celui de Gorki¹, son parrain, qui l'adopte. Leurs liens sont devenus très étroits. Le père adoptif continue à former plus que jamais son filleul ; tous deux feront même un court séjour dans les prisons tsaristes pour leur activisme en faveur de la révolution. Zinovi est aussi acteur au théâtre de Moscou et fréquente les milieux intellectuels attirant l'attention de la police qui le surveille. Il connaît aussi des succès certains et quelques aventures féminines.

En 1904, la guerre éclate entre la Russie et le Japon, Zinovi se refuse à servir dans les armées du Tsar aussi, il entreprend un tour du monde, travaillant au hasard de ses pérégrinations notamment aux Etats-Unis et en Nouvelle Zélande, dans une mine d'or. Jouissant d'un grand prestige, Gorki se sent menacé et s'exile à son tour en Europe puis en Amérique. Il retrouve son fils adoptif ; le 24 mai 1907 ; Gorki écrit à son fils Maxime ; "*Mon fils prodigue et aventureux Zinovi vient d'arriver. Il raconte des choses très intéressantes au sujet de la Nouvelle Zélande et toutes sortes de sauvages*".

Les deux hommes sillonnent les Etats-Unis rencontrant beaucoup de monde, Zinovi sert de traducteur. Mais, mal à l'aise, Gorki part s'installer à Capri, en Italie tandis que Zinovi reprend le cours de ses voyages avant de rejoindre son père adoptif en Italie. Il y côtoie les nombreux visiteurs de Gorki notamment Staline et Chaliapine et continue à se déplacer : Berlin, Paris, Londres New York... En 1914, Gorki rentre à Moscou, Zinovi reste à Capri où il se trouve encore lorsque éclate la Grande Guerre. Désireux de combattre dans l'armée française, sur les conseils du consul de France à Gênes, il part se présenter au bureau de recrutement à Nice.

3 - Engagé volontaire à la Légion Etrangère

Le 31 août 1914, âgé de trente ans, Zinovi Pechkoff signe un engagement pour la durée de la guerre dans la Légion Etrangère, promettant de servir avec Honneur et Fidélité. L'acte d'engagement le décrit sommairement : cheveux noirs, yeux marron foncé, front découvert, nez rectiligne, visage rond, poids 61kg, taille 1,62 m. Outre le russe, sa langue maternelle, il parle français, anglais, italien et allemand.

Zinovi rejoint aussitôt Avignon, au dépôt et centre d'instruction de bataillons du 2ème Régiment de Marche du 1er Etranger, installé dans le Palais des Papes, où sont aussi hébergés 150 prisonniers bavarois.

Les cadres viennent de la Légion d'Afrique. Zinovi y retrouve plusieurs centaines de volontaires russes : "*Ce sont des garçons calmes. Les jeunes avignonaises n'oublieront pas leurs grands amis slaves. Ces petites provençales sauront-elles jamais ce qu'elles ont été pour ces exilés ?...*"

N'est-ce pas volontaires russes de 1914, n'est-ce pas que cette tendresse fut pour vous un vrai réconfort ! Comme ces âmes simples avaient bien su comprendre vos âmes simples. Elles vous auront pleurées aussi douloureusement que leurs frères dont elles vous entretenaient parfois, à vous qui étiez assis

¹ Marié depuis 1896, Gorki a deux enfants, un fils Maxime né en 1897 et une fille Katioucha née vers 1900.

*autour de leurs tables et aviez bu du vin de leur vigne, si gaiement ! Vous qui dormez là-haut, sous les cailloux des "Ouvrages blancs", dans les champs de La Targette et de Neuville-Saint-Vaast."*²

4 - Au front, en Champagne et en Artois : Les "Ouvrages blancs" et la cote 140

Deux mois suffisent pour équiper et former les volontaires. Pechkoff qui s'est distingué est nommé 1ère classe le 21 octobre 1914. Dans les premiers jours de novembre c'est le départ pour rejoindre le front en Champagne.

"Triste matin de novembre : ciel gris et bas ; il neige, c'est chose plutôt rare à cette époque de l'année à Avignon.

Malgré l'heure matinale le froid et la neige, les tambours, les clairons et les fifres attirent la population aux fenêtres....

On voyage comme il convient, dans des wagons à bestiaux. Pas de paille. Entre les planches mal jointes du parquet monte un air glacé... Pour prendre patience, on boit, on chante, on fume, tellement que sous peine d'être asphyxiés, on ouvre un panneau du wagon..."³ ; Le débarquement a lieu en gare d'Eprenay.

Le bataillon, rejoint le 2ème de Marche dont le PC est installé dans le Camp de Mailly commandé par le Colonel Pein ; il est affecté à la Division Marocaine. Le Régiment prend position sur les contreforts orientaux de la Montagne de Reims, le long du canal de l'Aisne, au sud de Reims. Il y mène une guerre de tranchées. Les Marquises, la Pompelle, Vernezay et son moulin, Prunus... deviennent des noms bien connus. Nommé caporal le 1er avril 1915, Zinovi prend le commandement d'une escouade.

Les premiers jours de mai, le Colonel Pein est nommé au commandement de la Division Marocaine, remplacé par le colonel Cot à la tête du 2ème de Marche puis, la Division part en Artois, fer de lance d'une grande offensive qui doit être précédée d'intenses tirs d'artillerie destinés à détruire les tranchées et les défenses adverses :

"La Légion est à l'honneur : elle attaque en premier. Les hommes partiront sans leurs sacs ; la toile de tente en bandoulière et, dans la toile de tente, trois jours de vivres...L'ordre est de traverser les lignes ennemies sans s'y arrêter et de marcher le plus loin possible : son objectif, la cote 140. D'autres troupes soutiendront l'attaque, nettoieront le terrain conquis et l'organiseront".⁽²⁾

L'ordre de l'assaut est donné le 9 mai 1915 à 10 h.

Au centre, le 2ème Régiment de Marche du 1er Étranger soutenu par les régiments de tirailleurs et de zouaves. La charge est foudroyante : les Ouvrages Blancs sont enlevés ; on va droit devant soi mais la résistance ennemie se fait plus intense d'abord à La Targette puis à Neuville-Saint-Vaast, "On procède par bonds, en utilisant les trous d'obus et tous les accidents du terrain. Les unités se désorganisent. A 11.30h une masse d'hommes apparaît sur la cote 140 : "Ce sont mes hommes, s'écrie le Général Pein, je vais à la cote 140 avec eux". Il part avec le Colonel Cot commandant le Régiment mais sur la route de Béthune un obus les abat, le général est tué, le colonel blessé"⁽²⁾.

L'avance a été de 8 à 10 kilomètres, si rapide que les renforts n'arrivent pas à temps. Les bataillons d'assaut décimés ne peuvent contenir les contre-attaques allemandes. On garde quatre kilomètres mais pour les conserver, quel héroïsme ! Quels sacrifices !

"Le brouillard et la nuit surprennent tout le monde sur le champ de bataille. Des regroupements s'opèrent autour des gradés encore debout. A l'aube la fusillade reprend, de nouveaux régiments

² Albert Erlande, d'origine britannique, engagé volontaire à l'âge de 37 ans en août 1914, grièvement blessé aux Ouvrages Blancs, dans son livre "En campagne avec la Légion Etrangère" publié à Paris chez Payot en 1917.

³ Idem 2

occupent les tranchées. Au matin les bataillons de Légion commencent leur relève et se massent dans les boyaux entre la ferme de Berthonval et le village Mont Saint-Eloi".⁴

Au soir du 9 mai, le 2^{ème} de Marche a perdu 50 officiers dont son chef de corps et 1889 sous-officiers, gradés et légionnaires, tués, blessés ou disparus : plus de la moitié des effectifs. Deux jours après, à Mingoal, le général commandant la division se fait présenter les officiers et sous-officiers de 2^{ème} Régiment de Marche du 1^{er} Etranger et leur adresse ces quelques mots devenus légendaires : *"Le 1er Etranger s'est couvert de gloire, de la plus grande gloire. J'ai dit au Haut Commandement que 48 h de repos vous suffiraient. Reformez-vous. Le plus grand honneur que l'on puisse faire à des hommes tels que vous, est de les envoyer au feu, le plus tôt possible. Là est leur véritable place "puis, la main au képi" Je vous salue, Messieurs"*.

Le 13 septembre, en recevant son drapeau, le 2^{ème} de Marche est cité à l'ordre de l'Armée : *"Chargé, le 9 mai, sous les ordres du Colonel Cot d'enlever à la baïonnette une position allemande très fortement retranchée (Ouvrage Blancs), s'est élancé à l'attaque, officiers en tête, avec un entrain superbe, gagnant d'un seul bond plusieurs kilomètres de terrain malgré une très vive résistance de l'ennemi et le feu violent de ses mitrailleuses"*.

A Berthonval, le Caporal Zinovi Pechkoff a été blessé par balle au bras droit en donnant l'assaut en tête de son escouade. "Son bras pendait, déchiqueté, dans sa manche. Il fit demi-tour et marcha, s'arrêtant tous les quarts d'heure, perdant son sang, jusqu'au poste médical, loin à l'arrière. Il y passa deux nuits au milieu des mourants. Un infirmier l'examina. On ne pouvait l'opérer sur place, le poste n'étant pas équipé. Il fallait l'évacuer, mais la gangrène s'était déclarée et progressait vite, il grelottait de fièvre et son bras pourrissait".⁵

Ayant compris qu'il n'a pas d'autre solution de s'en sortir, il décide avec un autre officier blessé de partir pour Paris où un chirurgien de l'hôpital américain de Neuilly-sur-Seine décide sur le champ d'amputer le bras. Rétabli, il quitte l'hôpital mais reste à Paris en convalescence. Sur proposition d'août 1915, il est réformé avec pension le 3 avril 1916 mais le 22 juin suivant, il signe à Paris un nouvel engagement pour la durée de la guerre, affecté au 1er Régiment Etranger, détaché à l'Etat Major où il est nommé "officier interprète" par décision ministérielle.

La Médaille Militaire lui est conférée le 28 août 1916 avec la citation suivante : "A fait preuve le 9 mai 1915 d'un entrain et d'une bravoure admirable, grièvement blessé à l'assaut des lignes allemandes en s'élançant à la tête de son escouade sous le feu des mitrailleuses ennemies". Beaucoup plus tard, à la fin de sa vie, il confiera à ses amis Huré : "C'est à cause de ma blessure que je suis devenu quelqu'un".

Témoignage d'Albert Erlande

Témoignage de G.-Jean Reybaz

Autre témoignage de G.-Jean Reybaz

5 - Extrait

"L'été de 1925 me trouva à l'hôpital militaire de Rabat où j'attendais la guérison d'une blessure au pied gauche reçue en combattant les Riffains. J'eus le loisir de méditer et d'évoquer mes années de service au Maroc dans la Légion Etrangère.

⁴ Idem 2

⁵ Francis Huré, ancien ambassadeur de France, dans son ouvrage "Portraits de Pechkoff" Editions de Fallois Paris 2006)

Je pensai alors que j'avais un devoir vis à vis de ces hommes dont le sort avait été le mien durant plusieurs années et dont je venais de quitter les rangs. Je dois un hommage à la grandeur ignorée de ces soldats de fortune, ces travailleurs nomades qui, sous le soleil d'Afrique accomplissent une tâche innombrable et dure. Ils auraient le droit de dire, comme les soldats romains : "Nous marchons et la route nous suit", car là ou des pistes étaient à peine tracées dans la montagne, ils ont établi, entre deux combats, les chemins qui ouvrent à l'indigène son propre pays. Toujours guerriers mais tour à tour mineurs, terrassiers, maçons, charpentiers, ils sont les pionniers dont le travail et les sacrifices ont permis à d'autres hommes de vivre heureux et paisibles dans cette lointaine contrée. C'est à l'abri des postes qu'ils ont construits et où ils veillent, que la civilisation s'est développée au Maroc.

Ils sont simples, ils sont modestes dans la Légion Etrangère. Ils ne demandent pas qu'on récompense leurs services. Ils ne cherchent pas la gloire. Mais leur enthousiasme, leurs efforts magnifiques, l'admirable cœur qu'ils mettent dans tout ce qu'ils font, ne peuvent rester sans témoignage de la part de ceux qui les ont vus à l'œuvre. Les légionnaires ne pensent pas qu'ils sacrifient leur vie en héros. Ils ne se prennent pas pour des martyrs. Ils vont de l'avant et, s'ils meurent, ils meurent avec joie.

Les tombes de ces héros inconnus sont perdues au milieu du désert ou en pleine montagne. Parfois, les noms ont disparu des croix de bois. Le soleil et les vents les ont emportés. Personne ne saura quels étaient les hommes qui gisent là et personne ne se penchera sur ces tombes.

Je n'oublierai jamais un légionnaire de ma compagnie. Pas une personnalité extraordinaire, pas une figure marquante : simplement un homme parmi des milliers d'autres. C'était un grand et gros Allemands, peut-être un Autrichien...Je ne sais au juste, il s'appelait Herman. Je le vis étendu sur le bord du chemin qui menait aux positions assiégées. Les hommes s'élançaient à l'attaque. Je m'arrêtai auprès de lui. Il avait été touché deux fois. De son ventre déchiré, les intestins s'échappaient. Plongeant ses yeux dans les miens, il dit : "Etes-vous content de moi ?" Pauvre garçon au grand cœur ! Si j'étais content de lui !

C'est au souvenir d'hommes tels que lui que je dédie ce récit de leurs peines, de leurs enthousiasmes, de leur travail et de leurs plaisirs ; de tout ce qu'ils sont appelés à faire durant leurs cinq années de service. Cinq années que beaucoup prolongent jusqu'à dix et quinze parce que la Légion devient la partie essentielle de leur vie. C'est leur vie et ils ne peuvent plus trouver de bonheur ailleurs.

Sur le drapeau de l'Armée française, deux mots sont écrits : HONNEUR ET PATRIE. Sur le drapeau de la Légion Etrangère on lit deux mots : HONNEUR ET FIDÉLITÉ. Ces deux mots expriment l'esprit de la Légion".

*Commandant Zinovi Pechkoff ;
Avant-propos de son ouvrage "La Légion Etrangère au Maroc" paru à Paris en 1927
Officier à titre étranger "Honneur et Fidélité"*

6 - 1916-1917, en mission aux États Unis

Une année a passé depuis son amputation du bras droit à hauteur de l'épaule. Durant sa convalescence Zinovi n'a cessé de se faire connaître. L'esprit ouvert, enthousiaste, cultivé, polyglotte, fils adoptif de Gorki et héros de la guerre qui fait rage, il est reçu partout, les portes s'ouvrent devant lui. Très vite il

a appris à écrire de la main gauche ce qui lui permet d'avoir une abondante correspondance notamment avec Gorki et d'écrire des articles pour la presse étrangère.

Des membres du gouvernement et du Ministère des Affaires étrangères font des projets à son égard et sondent ses intentions. Pechkoff accepte ce qui lui est proposé mais à condition de rester légionnaire ce que, par la suite, il finira par obtenir chaque fois qu'il sera ainsi sollicité.

Le 22 juin 1916, il rengage pour la durée de la guerre au 1^{er} Régiment Étranger, redevenant légionnaire de 2^{ème} classe pour quelques heures. En effet, le lendemain, Zinovi est détaché à l'Etat Major, nommé interprète de 3^{ème} classe avec le grade de lieutenant et envoyé sur demande du Ministère des Affaires étrangères aux Etats-Unis pour y faire une tournée de conférences sur les opérations en cours. Sa mission essentielle est surtout de convaincre le maximum de dirigeants américains qu'il est du devoir de l'Amérique d'aller combattre aux côtés de la France et de ses alliés.

Durant dix mois, il parcourt le pays, d'est en ouest, du nord au sud, se créant ainsi de nombreuses relations qu'il cultivera toute sa vie. La réussite est totale. De retour à Paris en mai 1917, il fait don de 70.000 dollars à l'hôpital américain de Neuilly qui l'a sauvé d'une mort certaine en l'amputant ; tout le pécule qu'il a rapporté de sa mission.

Un mois après, le 6 juin 1917, il est nommé officier interprète de 2^{ème} classe avec le grade de capitaine à titre temporaire et fait chevalier de la Légion d'Honneur avec la citation suivante : "*Engagé volontaire pour la durée de la guerre et décoré de la Médaille Militaire pour son admirable conduite au feu et la gravité de ses blessures, a tenu à rester au service de la France, bien que réformé, et a rendu des services exceptionnels à la cause des Alliés*".

7 - Juin 1917- mai 1922 : missions en Russie, en Extrême Orient et aux Etats-Unis

Depuis février 1917, la Russie est en révolution ; la situation préoccupe beaucoup la France et les Alliés. En juin, le capitaine Pechkoff est envoyé sur place auprès de la "*Mission militaire française en Russie*". Durant trois ans les missions bien souvent délicates, voir périlleuses, vont se succéder sans discontinuer. Il est d'abord détaché auprès de Kérensky, ministre de la guerre puis, après la révolution d'octobre en Roumanie, à Paris, aux Etats-Unis de mars à mai 1918.

A son retour, nommé chef de bataillon à titre fictif pour la durée la mission, il est envoyé en Extrême-Orient du 15 mai 1918 au 23 octobre 1919, en Chine, au Japon, en Mandchourie puis, de février à décembre 1920, auprès du commandant de l'Armée blanche, l'amiral Koltchak puis Wrangel, en Sibérie et dans le Caucase. Il rejoint Paris en fin d'année.

Entre-temps, par lettre du 19 décembre 1919, la Président du Conseil, chargé du Ministère des Affaires étrangères, demande au Ministre de la Guerre de maintenir sous les armes, dans la Légion Etrangère, avec le grade de chef de bataillon à titre temporaire, le commandant Pechkoff, engagé pour la durée de la guerre, compte tenu de ses états de service, étant jugé très utile pour des missions à venir.

Il passe définitivement capitaine, à titre étranger le 1^{er} janvier 1920, toujours affecté au 1^{er} Etranger, détaché auprès des Affaires étrangères. Mais, dès son retour, il repart en mission aux Etats-Unis de janvier à mai 1921.

Enfin, pour la dernière fois, il est en mission en Russie, nommé secrétaire à la "*Commission internationale pour la Russie*" du 25 mai 1921 au 30 mai 1922.

8 - Mai 1922-septembre 1925 : à la Légion Étrangère

De retour à Paris, le Capitaine Pechkoff demande avec insistance à faire son temps de commandement de capitaine à la Légion Etrangère ce qu'il obtient en rejoignant le 1er juin 1926 le 4ème Régiment Etranger en opération au Maroc.

Dès lors, jusqu'à ce qu'il atteigne la limite d'âge d'officier, en 1940, sa vie se confond avec celle de la Légion au Maroc ; il prend le commandement de la 12^{ème} compagnie durant moins d'un an puis rejoint la 22^{ème} compagnie du 1^{er} Etranger, en octobre 1924. Entre-temps, il a obtenu la nationalité française, le 24 janvier 1923. Durant, toute cette période, il tient un journal, véritable recueil des évènements marquants, de ses émotions, de sa passion pour la Légion, l'Afrique et le Maroc comme il l'explique dans la préface de son livre *"La Légion Etrangère au Maroc"*.

Sa conduite lui vaut d'être cité deux fois, le 13 octobre 1924, à l'ordre de la Région de Marrakech : *"Ayant brillamment participé aux opérations de la Haute Moulouya, en 1922, s'est fait remarquer à nouveau au cours des opérations du Tadla, en 1923, en particulier le 10 mai où il a puissamment contribué à la conquête des fortes positions d'Anoufi par la manière intelligente et ferme dont il a commandé sa compagnie"* ; le 18 juin 1925, à l'ordre de l'armée : *"Excellent commandant de compagnie, beau type de soldat, d'un courage, d'une énergie et d'un sang-froid exceptionnel, le 4 mai, au combat de Taounnat, a brillamment enlevé sa compagnie et est arrivé le premier sur l'objectif malgré la violence du feu et les pertes éprouvées"*.

En 1924, le colonel Maurel commandant le régiment le note ainsi : *"Officier de valeur qui a obtenu de très bons résultats dans le commandement de sa compagnie. Très dévoué, très intelligent, M. Pechkoff a rendu de grands services au Régiment. Caractère très ferme et très droit, beaucoup de jugement ; instruction générale très développée, éducation parfaite."* ; Son chef de bataillon, le commandant Cazabany, en 1925 : *"...Véritable entraîneur d'hommes ; au feu d'un calme et d'un courage qui firent l'admiration de tous ; blessé au combat de Bab-Taza"*

Blessé par balle à la jambe gauche le 27 juin 1925, lors d'un combat à Bab-Taza, le Capitaine Pechkoff est nommé *"à titre exceptionnel"*, officier de la Légion d'Honneur par décret du 10 juillet 1926 avec la citation suivante ; *"11 ans de service, 8 campagnes, 2 blessures, 2 citations. Brillant capitaine, véritable entraîneur d'hommes, remarquable d'énergie et de sang-froid ; s'est distingué dans tous les combats auxquels il a pris part du 1^{er} mai au 27 juin 1925. A été blessé à Bab-Taza (Maroc) le 27 juin en entraînant sa compagnie à l'assaut"*.

Sa convalescence à peine achevée le Ministère de Affaires étrangères demande son détachement pour lui confier une mission aux Etats-Unis et le fait nommer chef de bataillon pour la durée de la mission.

9 - Octobre 1925- août 1940 : missions aux Etats-Unis au Levant

Commandant d'un bataillon au Maroc - L'adieu aux armes.

Le 18 novembre 1925, c'est l'embarquement pour New-York à bord d'un paquebot au Havre. Le séjour aux Etats-Unis s'achèvera en septembre 1926. Le Commandant Pechkoff emporte avec lui le manuscrit du livre qu'il a écrit durant sa convalescence à partir de son journal. L'ouvrage, 286 pages avec carte, est publié en anglais par *"Appleton and Company"*, à New-York et à Londres en 1926 sous le titre *"The bugle sounds"* (Le clairon sonne). Il sera publié en français à Paris en 1927 aux éditions Marcelle Lesage sous le titre *"La Légion Etrangère au Maroc"*, préfacé par André Maurois et dédié à Madame Jacques de Broglie. Au retour, il part au Levant (Maroc et Syrie) du 9 octobre au 17 novembre 1926, avec le même grade fictif. Son précédent séjour au Maroc lui a permis d'acquérir de bonnes connaissances de l'arabe qu'il utilise et perfectionne.

Il doit de nouveau repartir aux Etats-Unis, toujours détaché auprès des Affaires étrangères qui l'ont réclamé. Arrivé au début de 1927, le commandant Pechkoff y reste jusqu'en septembre 1930, pour un

séjour prolongé à plusieurs reprises, chargé d'expliquer auprès de l'opinion américaine l'action de la France au Maroc et au Levant par une série de conférences et d'entretiens privés. Dès la première année, c'est le succès, ses résultats sont jugés très brillants et le Ministre de Affaires Étrangères demande sa nomination au grade de chef de bataillon. Son livre sur la Légion au Maroc rencontre un franc succès et lui donne une excellente occasion d'aborder le sujet avec autorité.

En 1928, le metteur en scène George W. Will réalise un film de fiction d'après "*The bugle sounds*" avec le même titre. Il est adapté par Schyler et Mendelstam et interprété par Lon Chaney et Ernest Torrence. Tourné au Maroc, il va rester inachevé à la suite du décès de l'interprète principal. Enfin, avant de rentrer en France il participe à la préparation d'un congrès de l'Américain-Légion qui doit se tenir à Paris

De retour en France le 15 juin 1930, le Capitaine Pechkoff est affecté le 7 juillet au 8^{ème} Bataillon du 1^{er} Régiment Etranger (qui deviendra 4^{ème} Bataillon du 1^{er} Etranger le 1^{er} février 1931), mis à la disposition du Haut-Commissaire de la République en Syrie et au Liban avec le grade de chef de bataillon à titre fictif jusqu'en novembre 1936. Il est chargé d'administrer le Liban sud où il obtient de brillants résultats qui lui valent des notes élogieuses :

- en 1931 "...*Culture générale étendue, a su gagner la confiance des populations de la circonscription dont il est chargé et qu'il administre avec beaucoup de zèle et de tact.*" ;
- 1932 "... *Donne toute satisfaction à Tyr dans les fonctions qu'il exerce avec autorité et distinction*" ;
- 1933 "*Beau soldat, fin lettré, d'une éducation raffinée, calme et actif...*" ;
- 1934 "*Chargé de l'administration du Liban-sud, a obtenu d'excellents résultats qui lui ont valu la reconnaissance et l'estime de la population. Administrateur intègre, dévoué et effectif ; officier distingué d'une valeur morale incontestée*" ;
- 1936 "*A fait preuve dans des circonstances politiques délicates de qualités et de tact, de pondération et de jugement qui lui ont permis de contribuer au maintien de l'ordre parmi une population en effervescence. Excellent administrateur*".

Il est promu au choix, chef de bataillon, à titre étranger le 25 septembre 1932 et affecté au 4^{ème} Bataillon formant corps du 1^{er} Etranger, au Levant.

Rentré à Marseille le 21 novembre 1936, il est affecté à Meknès, au 2^{ème} Régiment Etranger qu'il rejoint le 15 décembre. Il prend le commandement du 3^{ème} Bataillon le 15 mars 1937. Son manque de connaissance des règlements et de la vie militaire en temps de paix dus à un trop long éloignement de la troupe transparaisse dans les notes du colonel commandant le 2^{ème} R.E.I. mais aussi ses grandes qualités d'officier de Légion ;

- 1937 "*Son ignorance des règlements et de la vie militaire est apparue au début de son commandement comme quelque chose de véritablement extraordinaire. S'est mis au travail avec énergie et une volonté farouche.*" ;
- 1938 "... *A réussi à entretenir la bonne entente entre les cadres et un excellent moral parmi les légionnaires. Homme de devoir...*" ;
- 1939 "... *Son bataillon est parfaitement tenu, et sa valeur guerrière se maintient à un niveau élevé. Son état d'esprit est excellent.*

Au point de vue de son aptitude au commandement et à la conduite de la troupe en campagne, le chef de bataillon Pechkoff a travaillé sérieusement et avec profit pour acquérir les connaissances techniques qui lui manquent ou qu'il possède imparfaitement.

En tous cas, à la manœuvre, il a fait preuve d'un coup d'œil et d'un jugement sûr qu'il tient d'une expérience acquise au cours de ses nombreuses campagnes.

Très bon chef de bataillon de Légion, dont le loyalisme éprouvé, les sentiments nobles et l'énergie de caractère lui valent l'entière confiance de ses chefs".

Atteint par la limite d'âge de son grade, le chef de bataillon est rayé des contrôles des officiers d'active le 9 février 1940. Lors d'une interview, le 5 août 1939, peu avant "*l'adieu aux armes*", le commandant

Pechkoff déclare avec beaucoup d'émotion : *"Voici 25 années que je sers le pays qui m'a accueilli ce qui pour moi est un grand honneur"*.

Cette retraite va rester de courte durée car il rejoint les Forces Françaises Libres à Londres en 1941 et devient ambassadeur itinérant du général de Gaulle, début d'une vie diplomatique intense, dans des situations délicates et difficiles. Joseph Mendelstam lui a dédié plusieurs poèmes.

10 - Note complémentaire

Avant de poursuivre cette biographie sommaire, il semble nécessaire d'apporter quelques précisions complémentaires sur sa famille d'origine, ses relations sentimentales et sociales, sans développer ses rapports avec Gorki et bien d'autres.

Zinovi Pechkoff (Pechkov), est né le 16 octobre 1884 à Nijni-Novgorod en Russie, sous le nom de Sverdlov, dans une famille de religion juive, fils de Mikhaïl Israëlévitch Sverdlov, imprimeur et graveur, et de Elisabeth Salomovna Averbach, décédée en 1900. Il s'est fait baptiser dans la religion orthodoxe le 30 septembre 1902, à l'âge de 18 ans, en l'église de la Sainte Trinité à Arzamas, au sud de Nijni-Novgorod ; choisissant pour parrain Alexis Maximovitch Pechkoff, écrivain connu sous le nom de plume Maxime Gorki, né en 1868, de 16 ans plus âgé que son filleul. Par la suite, tout au long de sa vie, Zinovi s'est comporté en fervent chrétien orthodoxe, fidèle et pratiquant, comme il l'a été à l'égard de la Légion Etrangère et de ses autres engagements. A l'occasion de ce baptême, Gorki a autorisé Zinovi à porter le nom de Pechkoff qui s'est alors appelé Zinovi Alekseïévitch Pechkoff.

Son frère cadet, Yakov Mikhaïlevitch Sverdlov, né en 1885 ; révolutionnaire actif qui a organisé le pouvoir et le parti bolchevique ; ami de Lénine et compagnon de cellule de Staline ; a été le président du Présidium suprême de l'Union soviétique, de 1917 au 16 mars 1919, jour de son décès de la grippe espagnole, laissant ainsi à Staline l'occasion de succéder à Lénine. Après son décès, la ville de Iekaterinbourg, a pris son nom, Sverdlovsk, de 1920 à 1993. C'est dans cette ville que fut massacrée la famille impériale, acte que Yakov a fait approuver par le peuple en 1918. Les deux frères, ont toujours été en complet désaccord politique.

Il a eu deux sœurs, Sophie et Sara puis un autre frère Vienanine Sverdlov né d'un remariage de son père après le décès d'Elisabeth Averbach, sa mère. Certains affirment qu'il a été marié quatre ou cinq fois, d'autres trois fois et qu'il aurait eu une fille en Russie puis un petit fils. C'était un charmeur qui a eu d'ardentes et multiples liaisons. Il a constamment entretenu d'amicales relations avec des personnages célèbres, des milieux politique, militaire, diplomatique et littéraire. Mais la personne la plus proche de Zinovi a été Madame Edmonde Charles-Roux, romancière, légionnaire d'honneur du RMLE depuis 1944, qui s'est illustrée dans la Résistance. Ambulancière en 1940, assistante sociale à l'état-major du général de Lattre de Tassigny après la libération, blessée et citée deux fois, elle a reçu l'insigne de chevalier de la Légion d'Honneur lors d'un Camerone à Aubagne. Il a beaucoup fréquenté un cercle d'écrivains qui réunissait notamment, François Mauriac, Georges Bernanos, André Malraux, Roger Martin du Gard, Paul Eluard, Elsa Triolet et son époux, Louis Aragon qui a écrit : *"Zinovi Alekseïévitch Pechkoff a été un acteur et un témoin de son époque. Il y a tenu l'un des rôles les plus extraordinaires qui soient et je pense qu'il faut beaucoup de patience et aussi de beaucoup de tact pour comprendre sa vie sous ses divers aspects"*.

11 - Le refus de la défaite

"...En parlant avec le commandant Pechkoff, j'ai reconnu plus que jamais le caractère presque religieux de cette institution. On n'y rentre pas comme dans un régiment ordinaire pour en sortir au bout de deux ou trois ans et n'y plus penser ; on lui donne sa vie. Loin d'elle, on demeure un officier, un soldat de la Légion. Le commandant Pechkoff m'a raconté qu'il a vu à l'hôpital des légionnaires mourant, insensibles

à ce qui les entouraient, se redresser et saluer quand s'approchait de leur lit un officier de la Légion. Et quand le commandant Pechkoff lui-même, les yeux brillants de foi, parle de ses hommes avec cette simplicité humaine et directe que le lecteur aimera dans son livre, ses amis pensent un apôtre"

Préface d'André Maurois, pour l'ouvrage du général Pechkoff

"La Légion au Maroc", Paris 1927, éditions Lesage

LE REFUS DE LA DÉFAITE

Conseiller et ambassadeur itinérant du Général de Gaulle

12 juin 1940 : La France et l'Allemagne signent à Rethondes l'armistice qui entre en vigueur le 25. Paris et la partie nord de la France sont occupées. Le 3 juillet la Flotte Française est détruite par les Britanniques à Mers-el-Kébir en Algérie.

Atteint par la limite d'âge de son grade, le chef de bataillon Zinovi Pechkoff a été rayé des contrôles depuis le 9 février 1940 mais n'a quitté le service actif et le 2^{ème} REI à Mekhnès au Maroc que le 20 août, déclarant se retirer à Marseille chez le président de la Compagnie de Navigation Paquet. Entre temps, il a divorcé de son mariage avec madame Jacqueline Delaunay-Belleville, veuve Combette de Caumon, mariage qui avait eu lieu à Paris le 23 janvier 1933. Les archives officielles ne disent rien sur ses activités dans les mois qui suivent mais il est bien établi qu'il refuse la défaite. Selon certains il a pu trouver un navire qui l'amène du Maroc à Londres, selon d'autres témoins, il serait d'abord allé aux Etats-Unis avant de se rallier au Général de Gaulle.

Une lettre de lui, conservée dans son dossier d'officier, en date du 9 décembre 1948, indique qu'il s'est engagé au service actif des Forces Françaises Libres à Londres en août 1941 et qu'il a été affecté à l'Etat Major du Général de Gaulle ; les états de service précisent qu'il a été incorporé dans le FFL à Londres le 8 octobre 1941 avec le grade de chef de bataillon à titre étranger puis nommé lieutenant-colonel le 1^{er} novembre.

Ayant rang de ministre plénipotentiaire, il rejoint Cape Town en décembre 1941 muni d'un ordre de mission qui le charge des fonctions de représentant du général de Gaulle auprès du gouvernement de l'Afrique du Sud et des autorités britanniques de la Rhodésie, du Bechuanaland, du Nyassaland et de l'île Maurice.

"Son autorité s'étend à tous les personnels civils et militaires relevant du Comité de Libération National. Exerçant un droit de contrôle sur les missions envoyées en Afrique du Sud, il a qualité pour régler les conflits d'attribution et compétences de chacun, ayant droit d'être tenu au courant des instructions qu'ils ont reçu".

En novembre 1941, par télégramme, le général de Gaulle l'envoie en Afrique Occidentale Britannique, Ghana, Nigéria et Gambie, avec le titre de chef des Missions Françaises Combattantes, lui donnant la mission d'agir sur les pays de l'Afrique Occidentale Française afin de les rallier à la France Libre.

12 - Ambassadeur de France

En janvier 1943, le Général de Gaulle rencontre le Général Giraud à Alger ; Pechkoff est rappelé à Londres et envoyé à Alger "*chargé de mission*" auprès de ce dernier.

Deux mois après, il est promu général de brigade et nommé en Chine en qualité de chef de la mission militaire française à Tchongking dans la province du Sichuan puis, en novembre, délégué du général de Gaulle auprès de gouvernement de Tchang Kaï-Chek avec rang d'ambassadeur.

Le 10 novembre 1944, le général Pechkoff est élevé à la dignité d'Ambassadeur *de France* qu'il conservera statutairement à vie, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire toujours à Tchongking.

Cette période de sa vie s'est révélée par la suite comme l'une des plus difficiles en raison du manque de moyens financiers et de locaux décentes au point qu'il est parfois contraint d'assurer sur ses ressources personnelles la subsistance de certains membres du personnel placé sous ses ordres.

Il n'en demeure pas moins très actif, se liant d'amitié avec Tchang Kai-Chek et nouant des relations avec Chou En-Laï. Ses prérogatives s'étendent à l'Inde et surtout à l'Indochine qui devient très vite sa préoccupation majeure. Ainsi, il va se donner sans compter pour assurer le recueil et un asile temporaire en Chine des gradés et légionnaires du 5ème R.E.I., rescapés de la "Retraite des 10.000" de la colonne Alessandri, après l'invasion de l'Indochine par le Japon. L'état de santé du Général Pechkoff se détériore ce qui l'amène à demander son rapatriement en décembre 1944.

13 - Ambassadeur à Tokyo

A la suite de la reddition japonaise à bord du cuirassier américain Missouri, en baie de Tokyo, le 2 septembre 1945, le général Douglas MacArthur entre le 8 dans la capitale japonaise où il installe le Commandement Suprême Allié en Extrême Orient qu'il va commander jusqu'en avril 1951.

Le 19 mars 1946, le général Zinovi Pechkoff, âgé de 62 ans est désigné pour représenter la France auprès de cette instance. Il a rang d'ambassadeur et reçoit le rang et les prérogatives de général de corps d'armée.

Il est élevé le 14 août 1946 à la dignité de "*grand officier*" de la Légion d'Honneur.

Le 31 juillet de l'année suivante, le Général de Lattre de Tassigny, inspecteur général de l'Armée, lui remet les insignes de dignité de son grade au cours d'une prise d'armes dans la cour d'honneur des Invalides. Dès son arrivée en poste, il entame l'étude du japonais qu'il considère plus difficile que la langue chinoise. Des liens d'amitié et d'estime réciproque se créent rapidement entre le commandant suprême et le représentant français. Chaque fois qu'ils se rencontrent, les discussions durent parfois plusieurs heures : "*L'admiration de Pechkoff pour MacArthur et la curiosité de MacArthur pour Pechkoff n'étaient pas feintes. Le destin exceptionnel de l'un, éclatant de l'autre, les portaient ensemble vers les sommets d'une spéculation qui survolait la succession des jours... Ils regardaient le Monde.*"⁶

Atteint par la limite d'âge, le général Pechkoff, est mis à la retraite par le Ministère des Affaires Etrangères le 29 novembre 1949, conservant à vie le titre d'Ambassadeur de France. Il reçoit les rangs et prérogatives de général de corps d'armée "à titre honoraire" par décret du 23 avril 1952 pour compter du 28 novembre 1949. Son remplaçant tardant à être nommé, il ne quitte Tokyo que le 21 janvier 1950.

14 - La retraite

De retour à Paris, le Général Pechkoff s'installe dans son appartement de deux pièces au 107 de la rue Lauriston dans le seizième arrondissement. Entouré de livres, il y connaît la tristesse de la solitude et la nostalgie du pays où il est né. Il mais qui lui reste fermé, le régime ignore son existence mais il ne manque pas de léguer à l'institut Gorki de Moscou les lettres de Gorki précieusement conservées.

⁶ Francis Huré, ancien ambassadeur de France, dans son ouvrage "Portraits de Pechkoff" Editions de Fallois Paris 2006).

Dans son cercle d'amis il fait souvent référence à la Russie éternelle et à sa littérature. Jusqu'aux derniers moments il reste aimé et respecté de ses amis qu'il prend l'habitude de rencontrer dans un restaurant russe, au milieu de compatriotes de son âge, relatant parfois sa jeunesse à Nijni-Novgorod qu'il n'a jamais oubliée. Toujours fidèle à cette Légion Etrangère qu'il a tant aimée, il est membre des sociétés d'anciens légionnaires, participant régulièrement aux cérémonies traditionnelles de Camerone, faisant des dons généreux aux œuvres des anciens.

L'Etat français ne l'oublie pas. Le 14 octobre, le Président Vincent Auriol lui remet les insignes de Grand-Croix de la Légion d'Honneur. Au président de la République qui vient de s'adresser à lui le Général Pechkoff lit cette franche réponse de légionnaire, particulièrement émouvante :

"Je savais bien que je serai tellement ému que je ne pourrais pas dire ce que je voudrais à cette occasion, tant je suis confus vis-à-vis de moi-même de recevoir cette suprême distinction.

D'autres disent : récompense. La France n'a pas à me récompenser. C'est moi qui ne sais pas comment m'acquitter de toute sa bonté, de toute son indulgence pour mes très modestes services. C'est moi qui dois tout à la France. La France m'a adopté parmi ses fils, la France m'a permis de vivre utilement ma vie. La France donne à celui qui la sert la certitude de la clarté. La générosité est l'essentiel dans le caractère du Français et partout où la France est allée, dans tous ces pays qui ont connu par elle le bonheur de la civilisation, le nom de la France est prononcé avec gratitude et souvent avec émotion.

Permettez au plus humble des serviteurs du pays, devant vous, Monsieur le Président, d'exprimer ma gratitude très émue...Et quand le dernier moment de ma vie terrestre viendra, j'aurai devant moi le Drapeau sous les plis duquel j'ai plusieurs fois offert ma vie."

En janvier 1964, dans sa quatre-vingtième année, le général de Gaulle l'envoie en mission secrète à Formose pour y rencontrer Tchang Kai-Chek, vieil ami du Général Pechkoff. Ce dernier est porteur d'un message du Président de la République Française, lui présentant les motifs pour lesquels la France va reconnaître le régime communiste de Pékin.

La même année, il représente la France aux obsèques du général Mc Arthur aux Etats-Unis.

15 - Dernière heure et dernières volontés

Un dimanche de novembre 1966, le général Pechkoff se sent mal ; son état nécessite une hospitalisation. Pour rejoindre l'Hôpital américain de Neuilly sur Seine, il refuse l'ambulance qui lui est proposée et part en taxi.

Sentant venir sa dernière heure, il demande que l'on fasse venir le prince Nicolas Obolenski II, membre du clergé orthodoxe de Paris qui recueille ses dernières volontés : *"...Il me faudra autour de mon cercueil autant de légionnaires que possible. Sur mon cercueil il me faut un képi blanc..."* et lui ferme les yeux après s'être éteint le lundi 27 novembre 1966 à 14h.

Le lendemain matin, le commandant Vercruysse commandant le détachement de la Légion Etrangère de Paris, reçoit un appel téléphonique du Palais de l'Elysée qui lui demande d'envoyer un officier à l'Hôpital américain de Neuilly où le général Peckoff vient de décéder. Le capitaine Jauffret, son adjoint se rend immédiatement dans la chambre où repose le corps déjà vêtu de son uniforme. Constatant que le général porte une cravate noire, il ôte sa cravate verte et remplace celle du défunt puis organise la veillée mortuaire et prépare la cérémonie des obsèques.

Le 30 novembre, jour de l'enterrement, deux membres du gouvernement conduisent le deuil : M. Couve de Murville, ministre des Affaires Etrangères et M. Christian Fouchet, ministre de l'Education Nationale. Après la cérémonie religieuse en la Cathédrale russe de la rue Daru, quatre officiers supérieurs de la Légion Etrangère, l'accompagne jusqu'à sa dernière demeure : le Général Andolenko, le Colonel Vadot, le Colonel Chenel et le Colonel Lenoir, six légionnaires, entourés des drapeaux des sociétés d'anciens de la Légion Etrangère, portent le corps qui est inhumé dans le carré légionnaire du

cimetière russe de Sainte Geneviève des Bois. Sur la pierre tombale, oubliés les honneurs, son grade de général, la dignité d'ambassadeur de France, seule demeure l'inscription de sa dernière volonté : "*LEGIONNAIRE ZINOVI PECHKOFF*", dernier hommage à tous ces étrangers qui ont tant donné pour la France

Lieutenant-Colonel (h) Benoît Guiffray

Annexe 1 : témoignage d'un journaliste anglais Le Commandant Pechkoff vers 1935

"... Je ne pense pas qu'il y ait au monde beaucoup de chefs de bataillon possédant une aussi vaste connaissance de la nature humaine, que le commandant Pechkoff que j'ai rencontré dans le Haut-Atlas.

Fils de l'écrivain Maxime Gorki, il était officier de l'ancienne armée impériale russe⁷. Il a voyagé par toute la terre et parle une demi-douzaine de langues avec la même facilité. Ayant perdu le bras gauche⁸ au cours de la Grande Guerre, il a réussi, grâce à son énergie, à remédier à cette infériorité même dans les conditions les plus ardues du service en campagne. S'habiller recroquevillé sous une tente aussi basse que la tente-abri est chose assez difficile pour un homme disposant de tous ses membres, mais le commandant Pechkoff, avec son unique bras droit⁹, était l'un des officiers les plus élégants que j'aie rencontrés dans les camps.

Le voir monter sur son cheval fait comprendre les difficultés que doit vaincre un manchot. Il prend les rênes entre ses dents, met le pied à l'étrier et, saisissant l'arçon de la main droite¹⁰, se hisse en selle en sautillant sur sa jambe droite pour répondre à tous les mouvements de sa monture.

Même dans la Légion, les officiers qui ont étudié de si près les traits caractéristiques de leurs hommes, sont extrêmement rares. La connaissance des langues étrangères qui distingue le commandant Pechkoff le tient au courant de bien des choses qu'un officier français ne comprendrait pas. La nuit, dans les camps, séparé de ses hommes par une simple toile de tente, il entend souvent ses légionnaires discutant la question qui les préoccupe constamment : que feraient-ils si leur patrie était en guerre avec la France ?

L'alternative qui leur serait offerte alors, comme elle l'avait été aux Allemands de la Légion au début de la Grande Guerre, serait la suivante : ou continuer de servir au Maroc, ou se faire envoyer dans un camp de concentration. Les solutions de la question sont de celles qui causent d'amères discussions entre hommes de même nationalité. Il s'échange alors de violentes contestations pour savoir lequel des deux pays a la plus de droit à leur loyalisme : celui qui les a vu naître ou celui qui leur donne leur pain quotidien.

Le commandant Pechkoff sait faire bien des récits sur les côtés pathétiques de la vie du légionnaire. Peut-être le plus émouvant est-il celui d'un grand et mince allemand, nommé Bohlmann, qui, affecté à son bataillon, avait vite attiré son attention par la perfection de son coup d'archet dans le petit orchestre à cordes qui jouait au mess des officiers. C'était, manifestement, un homme doué de la meilleure éducation et des plus instruits, mais son physique ne paraissait guère capable de supporter les efforts imposés par la vie qu'il menait. Rien ne trahissait mieux que son jeu le caractère profond de cet homme. Il avait une expression de mélancolie malade qui fit dire à son chef de bataillon : "Exactement le genre d'homme susceptible de se suicider."

⁷ Le Général Pechkoff n'a vraisemblablement pas servi dans l'Armée impériale russe. Nous n'en avons pas trouvé trace dans les documents consultés à l'exception d'un seul, dans son dossier de pension mais le rédacteur, un administratif, ne fait qu'une allusion sans aucun fondement de vérité. Il est certain que la rumeur a dû longtemps perdurer au sein des unités de Légion tant était grand le prestige de ce légionnaire devenu officier supérieur sans avoir suivi un seul jour de formation hormis trois mois d'engagé volontaire, avant de partir au front, en Champagne ; c'était même inconcevable autrement. Nous avons là une part de "sa légende", propre à tout bon légionnaire. (Voir "Hommage à un ancien qui suit").

⁸ Erreur de l'auteur, le général Pechkoff était amputé du bras droit.

⁹ Idem 8

¹⁰ Idem 8

Quand le bataillon partit en colonne à l'intérieur du pays, les forces physiques de Bohlmann le trahirent. Il ne put soutenir l'allure du bataillon, bien que les traînards courussent le danger de se faire massacrer par les indigènes aux aguets. La nuit tombée il rejoignait le camp en titubant avec une heure et demie de retard. Chaque jour l'épuisait davantage. Cependant il ne se plaignait pas et ne demanda jamais à être libéré de son lourd paquetage.

Ayant appris combien Bohlmann était incapable d'accomplir ces marches journalières, le commandant Pechkoff le fit appeler et lui offrit de l'affecter au train de combat. Mais l'Allemand refusa en répondant qu'il avait été officier dans l'armée de son pays, qu'il supporterait de son mieux les fatigues d'un soldat, mais qu'il ne ferait jamais le conducteur.

Un jour ou deux après, l'arrière-garde de la colonne entendit un coup de feu à quelque distance derrière elle. Un sergent et plusieurs hommes partirent en reconnaissance. Ils trouvèrent Bohlmann qui s'était laissé distancer comme d'habitude, mais cette fois il gisait sur le bord de la piste après s'être simultanément tiré une balle dans le corps et laissé tomber sur sa baïonnette fixée au canon. Ni les papiers trouvés sur lui, ni les enquêtes faites après sa mort ne révélèrent jamais l'identité réelle de cet ancien officier allemand trop sensible pour la Légion et dont l'esprit était plus fort que la chair..."

*G. Ward-Price, journaliste britannique dans son livre "Au Maroc avec la Légion", Payot 1935
Il avait été autorisé par le Général Rollet à suivre les unités en campagne au Maroc*

Annexe 2 : Hommage à un ancien
Képi Blanc N° 238 de février 1977

A Paris, un grand Ancien vient de disparaître. Le Général Pechkoff avait été des nôtres, et l'était toujours resté par le cœur. Pour nous en tenir à l'aspect anecdotique de sa vie militaire, beaucoup se souviennent de son passage, en particulier comme commandant d'un bataillon du 2^{ème} Etranger.

Il avait une façon, personnelle, d'affirmer sa présence, d'exercer son autorité qui, malgré son extrême discrétion, ne permettait pas de se dérober à l'influence, au rayonnement de ce chef si mince et si alerte. Les cadres et les légionnaires aimaient dire de lui qu'il était racé. Ils étaient aussi satisfaits que leur patron ait un passé dont ils ne connaissaient que ce qui était transmis de popote en popote, de giberne en giberne. Mais la légende de Pechkoff (cette légende sans laquelle le légionnaire se sent privé de quelque chose...) était très originale. Elle sortait des sentiers battus. Quelle magnifique aubaine pour les légionnaires qui pouvaient broder, ajouter aux faits et qui se complaisaient à aggraver un mystère suffisamment conséquent.

Légèrement déséquilibré par la perte d'un bras sur le champ de bataille - il portait allègrement sa manche de vareuse flottant au vent, ce qui ne faisait qu'accroître son crédit, qu'auréoler son personnage et son allure - il était infatigable et cette disponibilité entière, permanente, imprègne le livre qu'il a écrit simplement : "*La Légion Etrangère au Maroc*". Une sorte d'exposé, au coin du feu, d'un patron confessant ses états d'âme, face aux servitudes quotidiennes, et que la seconde édition de notre "*Livre d'Or*" présente comme un ouvrage remarquable.

Pechkoff s'éloigne vers la terre du repos éternel de ce même pas léger, affirmé, régulier avec lequel, les jours d'étape, il partait en tête de son bataillon, suivi de son ordonnance et de son cheval, ne se retournant plus, laissant derrière lui ses capitaines mener un bataillon qu'il avait bien préparé, et en les entraînant sans douter que tout serait fait parfaitement : du moment qu'il avait donné avec sa canne de chef de bataillon le signal du départ, qu'il était sur de ses hommes et de leur solidité, de ses cadres et de leur maîtrise, il n'était plus attiré que par l'horizon, par l'heure suivante, par le danger peut-être.

Il n'était pas de ceux qui poussent mais de ceux qui entraînent...

LG